

Annie Cohen-Solal, historienne : « Comment aborder les affrontements en passe de déchirer à jamais le peuple juif ? »

Tribune

[Annie Cohen-Solal](#)

[Professeure émérite à l'université Bocconi de Milan](#)

Dans une tribune au « Monde », l'écrivaine et historienne appelle de ses vœux l'alternance politique en Israël et l'avènement de deux Etats, pour mettre fin aux crimes commis par les extrémistes de tout bord.

Publié le 17/09/2025

« Inutile de chercher des mots pour tenter de décrire cet abrégé de notre catastrophe/.../ En un rectangle noir et blanc telle que nous apparaît l'antique tragédie, Picasso nous envoie notre lettre de deuil : tout ce que nous aimons va mourir. » Ainsi, dans la revue *Cahiers d'art*, l'écrivain Michel Leiris décrivait-il *Guernica*. C'était en 1937.

Aujourd'hui, comment trouver les mots pour dénoncer ce nouveau Guernica qui s'éternise sous nos yeux ? Pour condamner sans équivoque le massacre du 7-October, la torture des otages, le total mépris de leurs vies et de celles des Palestiniens par le Hamas, la revanche démesurée des Israéliens sur Gaza ? Pour conjurer l'irréversible ? Comment aborder les affrontements en passe de déchirer à jamais le peuple juif ?

Sur le campus de l'Université hébraïque de Jérusalem, une scène m'avait jadis bouleversée. « *C'est avec les tanks qu'on fait l'histoire* », hurlaient des extrémistes, kippa sur la tête, narguant un groupe d'étudiants arabes qui, en silence, leur faisaient face, et dénonçaient l'usage des armes à feu contre les civils.

Lire aussi | [En direct, Gaza : la Commission européenne propose de taxer une partie des biens importés d'Israël et de sanctionner deux ministres d'extrême droite](#)

En Cisjordanie, j'avais encore assisté, éberluée, à l'installation des premiers colons sauvages protégés par les hélicoptères officiels. C'était en 1977. Autant de signes avant-coureurs d'une [hubris](#) en marche. Mais les tensions qui traversaient alors la société israélienne restaient encore latentes. Si je tentais de parler, j'étais maladroite. Si je me taisais, j'étais lâche. Je suis partie. C'était il y a quarante-cinq ans.

Auparavant, après [la guerre des Six-Jours, en juin 1967](#), j'avais travaillé deux ans au kibboutz Beit Alfa, adoré l'enthousiasme des pionniers qui racontaient leurs tribulations pour échapper aux persécutions en Europe, leur attachement à la Palestine comme à une « *terre de paix, dans laquelle il y aurait assez de place pour deux nations* », leur engagement dans ces communautés utopiques où tant d'inégalités semblaient résolues.

Alors, dans ma ferveur pour communiquer avec tous, j'avais appris parallèlement l'hébreu et l'arabe. « *Mais pourquoi les cours d'arabe étaient-ils facultatifs dans les écoles de l'Algérie coloniale ?* », accusa naguère le philosophe Jacques Derrida (1930-2004). Mon père, qui connaissait l'arabe depuis toujours, le parlait avec ses patients. Et, au cours de mon enfance, nous célébrions la fête de Pessah avec sa belle tradition de la chaise vide autour de la table : c'était celle de l'étranger, qui arriverait d'on ne sait où et auquel nous ouvririons les bras. Telles sont, depuis toujours, mes valeurs juives acquises en Algérie : des valeurs laïques, d'accueil et d'inclusion. Ce sont bien ces mille fibres-là qui avaient été réactivées au cours de mes années au Moyen-Orient.

Gestes dévastateurs

Je suivis bien sûr les étapes de cette dérive malheureuse avec ses avancées et ses régressions : accords de Camp David en septembre 1978 ; première Intifada en 1987 ; accords d'Oslo en 1993, puis assassinat d'Yitzhak Rabin [*alors premier ministre israélien*] en 1995 ; deuxième Intifada en 2000. On avançait lentement dans l'installation fragile d'un pays à deux Etats, avec la participation de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) ; mais les gestes dévastateurs des extrémistes frappèrent. Je rechignais à retourner dans cette région, où l'arrogance quotidienne des militaires et le fanatisme des religieux me hérissaient.

Au fil des années, les informations devinrent tellement intolérables, que je me murais dans le silence. Une seule fois, pourtant, je me rendis au Moyen-Orient pour un reportage sur la première Intifada, et accompagnai l'avocate Lea Tsemel à Gaza. C'était en 1988. A la relecture de ce texte, la découverte de l'insondable malheur dont était déjà porteur ce territoire damné dévoile un processus en cours depuis plusieurs décennies.



Après une frappe aérienne israélienne sur le camp de déplacés de Jabaliya, à Gaza, le 7 novembre 2024. AFP

De ce voyage en enfer subsistent quelques images abominables : routes inondées, villes entières fermées, bidonvilles en tôle ondulée sur des kilomètres, la vie qui tourne au ralenti dans les rues de la ville de Gaza. Quelque 52 000 personnes parquées depuis 1948 sur 4 kilomètres carrés dans le camp de Jabaliya ; nuées d'enfants aux carrefours dans la ville de Jabaliya. Derrière ces mille portes, derrière ces mille maisons, au coin de ces mille carrefours, avais-je noté, une étincelle est prête à surgir et à créer, à tout moment, une émeute potentielle. C'est un terrain miné, une poudrière. Des drapeaux palestiniens. Rouge, noir, blanc, vert. Bricolés avec des matériaux étranges. Les couleurs attachées les unes aux autres par des épingles à nourrice.

La faiblesse de Gaza, les camps, la misère, la surpopulation devenaient sa force. On sentait une population inquiète et fiévreuse. On sentait les enfants rois, dominant les médias. Ils avaient remplacé les manifestations de masse par de petites échauffourées sporadiques, beaucoup plus insidieuses. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nul ne revenait indemne de Gaza.

L'histoire juive est traversée d'épisodes tragiques, de persécutions et de massacres : l'Inquisition au XV^e siècle, la Shoah au XX^e : massacres subis, mais aussi massacres infligés. Au V^e siècle av. J.-C., ce fut le cas des juifs de Perse. « *Ils frappèrent leurs ennemis avec l'épée, tuant et détruisant leurs adversaires, y compris les dix fils d'Haman, avant de tuer 75 000 de leurs ennemis* », raconte le Livre d'Esther [dans l'Ancien Testament] qu'on lit lors de la fête de Pourim.

Vision prophétique

Mais l'histoire juive est aussi faite de périodes heureuses comme celle d'Al-Andalus [du VIII^e au XV^e siècle], lorsque les trois religions monothéistes étaient sœurs. Et, face à cette histoire qui s'inscrit dans le temps long, les extrémistes professent, au présent, une forme de messianisme dévoyé. Comment tolérer plus longtemps d'appartenir au peuple juif, dans le même sac que des criminels qui ont pour noms Itamar Ben Gvir [ministre israélien de la sécurité nationale], Bezalel Smotrich [ministre israélien des finances], Benyamin Nétanyahou ?

Il y a mille façons d'être juif. Je pense au peintre Mark Rothko (1903-1970), émigré de Russie à l'âge de 10 ans après les massacres de Kichinev [deux pogroms qui ont eu lieu dans l'actuelle capitale de la Moldavie, aujourd'hui nommée Chisinau], pour vivre aux Etats-Unis, et qui créa, à Houston (Texas), la chapelle Rothko – un lieu interconfessionnel, au carrefour de l'art, de l'éthique et du politique – dans son attachement invétéré au *tikkun olam* (la « réparation du monde »). Je pense au chef d'orchestre [Daniel Barenboim](#) qui, avec Edward Saïd [intellectuel et universitaire palestinien], créa le [West-Eastern Divan Orchestra](#) pour que de jeunes musiciens des pays arabes, de Cisjordanie et d'Israël jouent au sein d'un même orchestre, défiant les haines des politiques.

Lire aussi | Article réservé à nos abonnés [La Rothko Chapel, à Houston, ultime chef-d'œuvre d'un artiste à la spiritualité ardente](#)

Je pense à l'historien [Pierre Vidal-Naquet](#) [1930-2006] qui, au lendemain de la guerre des Six-Jours, développa une vision prophétique. « *Seul un règlement d'ensemble, impliquant à la fois la reconnaissance d'Israël par les Etats arabes et une satisfaction des aspirations nationales des Arabes de Palestine, peut prévenir ou retarder la catastrophe*, écrivait-il. Mais

c'est à Israël vainqueur de faire les concessions majeures, et très précisément à la gauche israélienne de donner le signal de la réconciliation, pour offrir aux Arabes, ceux d'Israël et ceux de l'extérieur, les mots et les propositions concrètes qui feront qu'enfin ceux-ci admettront de vivre avec Israël. »

Je pense à Amos Elon, l'un des écrivains les plus engagés d'Israël avant son départ définitif pour l'Italie en 2004. « *Gaza va bientôt exploser* », prévenait-il. « *C'est le seul lieu au monde où l'on trouve des gens qui vivent ainsi, depuis quarante et un ans, sans passeport. Ils ne sont rien, ils sont sur une plage de sable, près de la mer, sans nom, sans identité... Et plus longtemps on gardera ces territoires, plus ce sera difficile de trouver une solution.* »

Lire aussi | [David Grossman, célèbre écrivain israélien, qualifie de « génocide » les actions d'Israël dans la bande de Gaza](#)

Je pense à l'écrivain David Grossman, qui continue de chercher un chemin, même infime, vers la paix : après son entretien récent dans [*le quotidien italien*] *La Repubblica*, il fut maudit par les siens pour avoir, après d'innombrables hésitations, accepté de nommer le massacre et la famine infligés aux Palestiniens. En 1987, [*Le Vent jaune, son reportage en Cisjordanie*](#), provoqua un électrochoc dans la société israélienne. Il devint un Zola en terre de Palestine, et certains militants du Likoud en déchirèrent leur carte du parti.

« Je suis là, debout, et j'écoute, et j'essaie d'être neutre, écrivait-il. De comprendre. Sans juger/.../ Les petits enfants du jardin d'enfants de Deheisheh/.../ je commence à les distinguer les uns des autres/.../ ce n'est pas facile/.../ parce que moi aussi je suis entraîné à voir les Arabes à l'envers/.../ Il faut que je pénètre au plus vif de ma crainte, que j'apprenne à regarder en face les Arabes "invisibles". » C'était quelques mois avant le début de la première Intifada.



Annie Cohen-Solal, à Amsterdam, en novembre 2014. SIJMEN HENDRIKS/BRIDGEMAN IMAGES

Mille façons d'être juif

Je pense à David Myers, professeur à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA) et juif pratiquant, qui sillonne les Etats-Unis avec Hussein Ibish, universitaire arabo-américain.

« L'horreur de ce qui se passe à Gaza est une catastrophe pour les juifs », écrit-il. « La fête de Tisha B'Av commémore la série de catastrophes qui ont frappé les juifs, à commencer par la destruction du Premier et du Deuxième Temple dans l'Antiquité/.../ Pourtant, cette année est différente. Les juifs ne sont pas les victimes. Nous sommes les bourreaux. Et nous devons ajouter la dévastation des vies palestiniennes causées par Israël en représailles du 7-October à la liste des catastrophes que nous pleurons. L'ampleur de cette horreur défie l'imagination. »

Je pense à [l'écrivain américain] Jonathan Safran Foer qui, dans son discours de réception du prix Primo Levi 2025, en appelle à Abraham Heschel et Hannah Arendt, revendiquant l'inconfort et l'action. *« La tradition juive ne traite pas la mémoire comme un acte passif de rappel, mais comme une forme de résistance », affirme-t-il. « La Torah ordonne, encore et encore : zachor – souviens-toi. Souviens-toi que tu as été esclave en Egypte. Souviens-toi de ce qu'Amalek t'a fait sur le chemin/.../ la mémoire n'est pas un entrepôt du passé – c'est un appel à agir au présent. »*

Lire aussi | Article réservé à nos abonnés [« Le silence sur les destructions méthodiques et l'effroyable bilan humain à Gaza en dit long sur l'évolution d'Israël »](#)

Il y a mille façons d'être juif. Il y a aussi, hélas, des fanatiques au pouvoir dans les deux camps. Mais comment agir aujourd'hui ? Hâter l'alternance politique en Israël, circonvenir l'emprise du Hamas sur le peuple palestinien, doublement victimisé, imposer l'avènement de deux Etats. Alors nous pourrions peut-être mettre un terme à ce nouveau « Guernica » et conjurer l'irréversible. Alors nous pourrions peut-être nous extirper de la spirale de la haine.

Ne nous y trompons pas, pour le peuple juif, c'est vers un véritable schisme qu'il faudra aller. Car il est temps qu'éclatent au grand jour nos irréversibles divergences. Certes, nous serons traités de traîtres. Mais qui sont les traîtres ? *« Jamais de notre vivant – ni de celui de nos grands-parents ou arrière-grands-parents, affirme David Myers, nous n'avons été témoins d'un tel acharnement quotidien et d'un tel mépris aveugle pour la vie humaine perpétrés par des juifs contre d'autres. Peut-être jamais dans l'histoire juive. »* Les traîtres sont ceux qui en portent la responsabilité.

Annie Cohen-Solal est professeure émérite à l'université Bocconi, à Milan, autrice d'« Un étranger nommé Picasso » (Fayard, 2021, réédition Folio-Gallimard 2023, prix Femina essai 2021).

[Annie Cohen-Solal \(Professeure émérite à l'université Bocconi de Milan\)](#)